

CUEILLE LE JOUR AVANT LA NUIT

ESSAI



HAMID GRINE

UPublisher

EXTRAIT

Cueille lejour avant la nuit

Hamid Grine

UPblisher.com



DU MÊME AUTEUR

Comme des ombres furtives, essai, Casbah Éditions, Alger, 2004.

Chronique d'une élection pas comme les autres, essai, Éditions Alpha, Alger, 2004.

Cueille le jour avant la nuit, essai, Éditions Alpha, Alger, 2005.

Cueille le jour avant la nuit, essai, Éditions UPblisher, Paris, 2020.

La Dernière Prière, roman, Éditions Alpha, Alger, 2006.

La Nuit du henné, roman, Éditions Alpha, Alger, 2007.

La Nuit du henné, roman (version numérique), Éditions UPblisher, Paris, 2013.

Le Café de Gide, roman, Éditions Alpha, Alger, 2008.

Il ne fera pas long feu, roman, Éditions Alpha, Alger, 2009.
Prix des libraires algériens.

Un parfum d'absinthe, roman, Éditions Alpha, Alger, 2010

Camus dans le narguilé, Éditions Après la lune, Paris 2011

Sur les allées de ma mémoire, essai, Éditions Casbah, Alger, 2012

Clandestine, roman, Éditions Casbah, 2017, Alger

Le rapace, roman, Éditions Casbah, Alger, 2019

*À ma mère Yamina, et à ma défunte
épouse Meriem, deux sages qui m'ont mis
sur le chemin de l'instant présent.*

« Mais de quoi un honnête homme peut-il parler avec le plus de plaisir ? Réponse : de soi-même. Eh bien ! Je vais donc parler de moi-même ! »

Dostoïevski, Notes du sous-sol

Introduction

Le recueil que vous avez entre les mains n'a d'autre justification que le plaisir de partager mon admiration pour des écrivains et des philosophes qui m'ont montré de quel côté se trouve la vie bonne, une vie réussie et non une vie de réussites. C'est à la lueur de ces repères que j'ai voulu aborder quarante-huit thèmes qui vont de l'amitié à zoïle.

Si riche que soit la langue française, je n'ai choisi que des mots qui me parlent, qui signifient quelque chose pour moi. Ce n'est pas la densité des mots qui m'a séduit, mais leur rapport à moi et leur apport. Je n'allais pas vers les thèmes, ce sont eux qui venaient à moi, s'imposant presque, l'un après l'autre, me rappelant, après coup, les traces profondes qu'ils avaient laissées en moi. On ne retient que ce qui marque.

Le miel ou le fiel. C'est pour cela que bonheur cohabite avec trahison et espoir avec mort.

À l'occasion de la réédition de cet essai en France, j'ai ajouté la séquence « Meriem » en hommage à mon épouse, décédée en mai 2015. C'est elle qui avait corrigé et inspiré cet ouvrage qu'elle avait offert à beaucoup de personnes affligées et parfois même désespérées. Elle pensait qu'il pouvait leur apporter quelque réconfort. Comme elle-même ne manquait pas de le faire à chaque fois que sa route croisait la fragilité humaine.

Oui, la vie n'est pas un long fleuve tranquille, mais un fleuve tumultueux, rapide, capable de nous emporter. Il s'agit de savoir s'accrocher à la bonne branche ou, mieux, d'apprendre à nager. Et de savoir, de temps en temps, se

laisser porter par le courant. Le fameux « lâcher prise » si cher aux sages...

Livre de contrastes, ce n'est pourtant pas un livre de contraires dès lors que tous les thèmes développés sont pris d'abord sous l'angle d'une philosophie du bonheur, d'un eudémonisme. Quand le sujet le permet, j'évoque mon expérience personnelle, histoire de coller au plus près au réel. La meilleure façon de parler aux autres, du moins la plus sincère, reste, à mes yeux, celle de parler de soi. Non pas en regardant son propre nombril, mais sa bosse, celle qui est sur le dos de chacun de nous.

L'exercice n'est pas facile, il est même risqué, mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer. Pensons à Sénèque : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles qu'on n'ose pas ; c'est parce qu'on n'ose pas que les choses sont difficiles. »

Ai-je réussi à regarder ma bosse ? Répondre par l'affirmative serait présomptueux de ma part. De même qu'on n'ose pas regarder le soleil en face, on ne peut se voir sans une bonne dose d'indulgente subjectivité. Le reconnaître est un premier pas sur le chemin du double regard baudelairien. Reste à faire les autres pas, de tout petits pas s'il le faut. Et c'est là où tout se complique. Mais quoi, je ne vais pas vous décourager en vous avouant qu'en dépit de toutes mes lectures innombrables et ciblées vers tous les auteurs qui nous aident à vivre, j'ai moins avancé sur le chemin de la sérénité et de la sagesse que certains amis qui n'ont pas ouvert un seul livre de philosophie.

Corrigeons : pas un seul livre, tout court ! De quoi faire un véritable feu de joie de tous les livres que j'ai lus. N'y a-t-il pas à la base une sorte d'injustice génétique ? À ceux-là, la sagesse et le bonheur sont offerts dès la naissance ; à ceux-ci, rien n'est donné, pas même la capacité d'acquérir ce que les autres possèdent naturellement. Mais enfin, si je ne suis pas

sûr d'avoir beaucoup avancé, je suis au moins sûr de ne pas avoir reculé. Il n'est pas impossible que la lecture tonique de tant de maîtres de bonheur et de maîtrise de soi ne m'ait pas laissé quelque legs heureux.

Quand je pense à ce que je suis : toujours passionné, toujours impatient, toujours cherchant le Graal qui me fera découvrir la perfection, je me dis que je suis le jumeau de Sisyphe. Mais quand je pense aux épreuves que j'ai subies – et quel Algérien n'a pas subi durant la décennie sanglante – sans m'endurcir pour autant, je me dis que, quelque part, je n'ai pas été un trop mauvais élève de mes auteurs. J'aime à penser qu'ils ont dû me former sans m'informer.

Il y a quelque chose de roboratif à puiser le réconfort dans les écrits et les exemples des grands auteurs. Leur fréquentation nous fortifie et, j'ose le croire, nous rend meilleurs. On apprend d'abord l'humilité, écrasé par leur génie. On apprend aussi à s'ouvrir au monde et à raisonner non pas en citoyen d'un pays, mais en humain d'une même planète, d'une même sensibilité. Pour ma part, je me sens plus proche de Sénèque que de beaucoup d'amis, du même sang que Flaubert plutôt que de moult cousins. Tout est dans la consanguinité spirituelle, philosophique ; tout est dans la vision qu'on porte sur le monde et sur la meilleure façon de le rendre moins insupportable. Tout est dans les affinités de cœur et d'esprit.

Le titre *Cueille le jour avant la nuit* annonce la couleur : c'est en mordu des stoïciens que j'ai tenu la plume. Amoureux ouvert à d'autres sources de vie, en fait à toutes les sources, pour peu que leur eau soit pure. L'important est de boire une eau vive, une eau claire. Si bonne qu'elle soit, on ne doit pas la garder pour soi. Elle devient encore meilleure dans le partage. Voici l'eau : Cueille le jour avant la nuit.

A

Amitié

« Le sage, même s'il se suffit, aime pourtant avoir un ami, ne serait-ce que pour mettre l'amitié en pratique et ne pas laisser une si belle vertu inemployée. Il ne s'agit pas pour lui, comme le prétend Épicure dans cette même lettre, d'avoir quelqu'un qui puisse veiller sur lui en cas de maladie et le secourir s'il est prisonnier ou dans le besoin mais, au contraire, de veiller lui-même sur son ami si celui-ci est malade ou de le tirer de la prison où il aura été jeté par l'ennemi. L'égoïste qui contracte une amitié dans une telle perspective se trompe. Cette amitié-là finira comme elle a commencé. Si on prend un ami pour être tiré de ses chaînes, on le verra au premier cliquetis prendre la fuite. Ce sont des amitiés de "circonstance", comme on dit. L'ami choisi par intérêt ne plaira que tant qu'il sera utile. »

Sénèque, *Lettres à Lucilius*

J'avais un ami. C'était mon plus proche compagnon au Maroc. Nos vies étaient entre parenthèses et nos situations sans visibilité. Nous vivions au jour le jour. Les yeux fixés sur l'Algérie. L'exil, on le sait bien, est fait de précarité et d'instabilité, mais aussi de craintes, mais aussi de fragilité et d'incertitudes. À l'étranger, on est aussi fragile que de la porcelaine. Donc, j'avais un ami. Nos liens avaient vingt ans. Un samedi soir (début du week-end au Maroc), il vient me voir chez moi pour m'annoncer la bonne nouvelle : j'étais licencié du journal où je travaillais avec lui. J'ai cru à une blague. Je le dis à mon ami. Il me « rassura » : il a été chargé par le propriétaire du journal de m'informer de mon licenciement. Et pour bien marquer le coup, il ajouta que j'étais désormais *persona non grata* au journal. Comme consolation, il laissa tomber une phrase hors de propos : « Un de perdu, dix de retrouvés. » Là, je me suis dit qu'il y avait confusion : parlait-il de femmes de passage ou de l'avenir d'un homme qui a sa famille à charge dans un pays étranger ? Cette légèreté me troubla. Je n'ai rien dit. Après m'avoir informé, l'émissaire est parti.

C'était un samedi, jour de fête pour lui. La fête ne pouvait pas attendre, c'est normal. Je ne lui ai pas dit que dans l'Antiquité certains empereurs romains mettaient à mort les émissaires porteurs de mauvaises nouvelles.

Mais bon, on n'était pas dans l'Antiquité et la seule personne qu'on mettait à mort, ou presque, c'était moi.

Le lendemain, juste pour en avoir le cœur net, je suis allé au journal. Son directeur-propriétaire est venu me scruter :

— Est-ce que X t'a dit quelque chose ?

— Oui, que j'étais licencié. Je suis venu l'entendre de ta propre bouche.

— J'espère que tu n'as pas pris au sérieux ce qu'il t'a dit. Tu sais que je dis n'importe quoi sous l'effet de la colère.

Puis, apostrophant mon ami :

— Tu es malade ou quoi ? Tu aurais pu ne pas te précipiter pour l'informer !

Alors mon ami, superbe, précisa :

— Il faut savoir ce que tu veux ! Tu m'as donné l'ordre de l'informer de son licenciement. Je l'ai fait.

Il était fâché mon ami d'être ainsi désavoué. Je m'en voulais presque de l'avoir mis en difficulté.

De licencié, je passais presque au statut de victime de mon ami. L'alerte avait été chaude. Il faut dire que le responsable du journal avait déjà licencié sans préavis des confrères algériens et marocains. Alors, un de plus ou de moins...

Épilogue. Six mois plus tard, je quittais ce journal pour un autre, plus important.

Le propriétaire a essayé de me retenir en me proposant un très bon salaire, meilleur que celui qu'on m'offrait. J'ai refusé. Il ne comprenait pas. Je lui ai répondu qu'il m'avait déjà licencié une fois. Je ne voulais pas l'être une seconde fois. Il me proposa presque le double de mon salaire. J'ai encore dit non. Il n'a pas compris qu'on ne meurt jamais deux fois.

Cet ami, oiseau de mauvais augure qui ne compatit point au malheur (et c'est un malheur que de perdre son boulot, surtout à l'étranger) de son ami, je sais bien qu'on va dire que ce n'est pas un vrai ami.

Je le concède. Mais à part les amitiés juvéniles, qu'avons-nous eu comme vrai visage de l'amitié ? Si on creuse bien, on découvre dans nos rapports avec nos amis de l'intérêt, davantage que des valeurs partagées. Mais avons-nous toujours le courage de creuser au risque de faire remonter la boue ?

Pour les philosophes, l'amitié est une réjouissance et un bien.

Épicure met même l'amitié au-dessus de tout. Montaigne, lui, disciple des stoïciens, ne s'est jamais relevé de la perte brutale de son ami, La Boétie. On connaît la fameuse phrase du philosophe girondin parlant de son ami : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Ne croirait-on pas entendre un amoureux ? C'est juste : Montaigne et La Boétie étaient amoureux d'amitié, si on peut dire. On n'écouterait pas les psychanalystes qui y verraient sans doute une forme d'homosexualité. Ils étaient tellement amoureux l'un de l'autre que La Boétie, à l'article de la mort, a congédié sa femme qu'il appelait « la divine passion » contre la présence d'un amour beaucoup moins « divin », mais sans doute plus fort : celui qu'il éprouvait pour Montaigne. À ce stade, l'amitié devient de la grâce. Nous sommes dans la fusion moins la passion. Dans l'union, moins les déchirements, dans les sentiments qui ne s'expliquent pas seulement par le cœur, mais aussi par la raison : les deux amis étaient des intellectuels de haut vol ayant une très haute idée des valeurs qui définissent l'humanité et l'amitié.

« L'amitié est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre, car sans amis personne ne choisirait de vivre », écrit Aristote.

Montaigne, amoureux de la philosophie antique, lui donne raison.

Et vous, lui donneriez-vous raison ? N'est-il pas un peu naïf d'épouser cette vision qui idéalise une relation finissant souvent en trahison ? Ne faut-il pas se ranger derrière le cardinal Mazarin, grand connaisseur de l'âme humaine, qui préconisait : « Agissez avec vos amis comme s'ils étaient vos ennemis... » Jeune, mon père me disait : « Ton meilleur ami, c'est ta poche. » J'étais choqué par cette affirmation qui tordait le cou à nos professions de foi juvéniles : « À la vie, à la mort. » Je pensais qu'il fallait être sans cœur pour ne pas croire à l'amitié. Aujourd'hui, l'expérience ayant fait son

œuvre, je me dis que le conseil de mon père était une leçon de lucidité. Il voulait seulement me dire : tiens-toi prêt et tu ne seras jamais ni berné ni déçu. « Emprunte à toi-même », dit Sénèque. L'empereur Néron qui fut son élève n'a rien retenu des leçons du maître. Au zénith de sa puissance quand il jouait de la cithare et chantait de sa voix grêle, on s'extasiait devant son « divin art ». Il n'avait alors que des amis à ses pieds. Dans sa chute et dans sa fuite éperdue, abandonné par les siens, manquant de courage pour se suicider, il ne trouva personne pour le tuer et sauver son honneur. Il s'écria alors, selon Suétone : « Je n'ai donc ni ami, ni ennemi ? »

Trop pessimiste ce tableau ? Ne vaut-il pas mieux le pessimisme comme école de lucidité que l'optimisme comme source de souffrance et de désillusions ? On va dire : tiens, il ne croit pas à l'amitié. Si, j'y crois. J'ai des amis sur qui je ne pèse pas. Et vice-versa, car la réciprocité est la base même de l'amitié. Dieu merci, je n'ai jamais eu besoin de vérifier la solidité de nos liens. J'espère que je n'aurai jamais à le faire. Je me dis qu'ils sont solides, et ça me suffit. Je ne demande pas beaucoup à l'amitié. Je me contente de la vivre de temps en temps, de loin en loin. C'est une bonne recette pour vivre heureux son amitié. Jules Renard, ce maître de lucidité, a eu ce mot : « Il n'y a pas d'amis, il y a des moments d'amitié. » « Poil de carotte » a eu raison. Il est mort seul.

F

Folie

« Durant bien des jours j'ai été complètement égaré comme à Arles tout autant sinon pire, et il est à présumer que ces crises reviendront encore dans la suite, c'est abominable. Depuis quatre jours je n'ai pas pu manger ayant la gorge enflée. Ce n'est pas pour trop m'en plaindre, j'espère, que je te dis ces détails, mais pour te prouver que je ne suis pas encore en état d'aller à Paris... »

Vincent Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*

Vous êtes l'homme le plus puissant du monde, vous êtes beau, charmant, célèbre, marié et père d'une enfant. Vous êtes le président des États-Unis, vous avez le sort du monde entre vos mains, des dossiers d'une importance vitale sur votre bureau, allez-vous tomber dans les filets d'une stagiaire et vous ébattre avec elle dans votre bureau de la Maison-Blanche ? Pure folie, n'est-ce pas ? Scénario inimaginable. Il n'y aurait pas eu la tache spermatique, personne n'aurait cru à l'histoire de la jeune Monica. Et pourtant, rien de plus vrai, l'homme le plus puissant du monde a été impuissant – sur le plan de la volonté, pour le reste on lui fait confiance – devant les minauderies d'une jeune femme qui n'avait comme pouvoir que l'attrait de son corps enveloppé. Est-elle victime ou complice ? Est-elle une provocatrice ou une amoureuse ? La question n'est pas là. Elle est dans cette absence de contrôle et de discernement de l'homme le plus convoité au monde. Nul n'en voudrait à la jeune amante, c'est la légèreté de l'illustre amant qui pose problème. Ce qu'on pourrait pardonner à un mari infidèle et imprudent paraît difficilement compréhensible quand c'est le fait d'un homme au sommet du monde. Mais quoi, s'il est capable de se laisser séduire par une séductrice du dimanche, c'est qu'il est capable de tout. En plus, il ment. Infidèle, irresponsable, menteur et coupable, quelle horreur ! Tel est le sentiment de la vox populi dans la très puritaine Amérique.

Ce qui était cocasse et sympathiquement enfantin chez le grand Bill, c'est qu'il passait des heures accroché au téléphone avec sa copine. Oreilles prudes, s'abstenir. Un gosse, Clinton !

Avec le recul, comment pourrait-on qualifier le geste de Bill Clinton, sinon par folie, dans le sens où la folie désigne un état qui sort de la normale ? Clinton n'est pas fou, comme l'était Guy de Maupassant, grand boulimique du sexe, à la fin

de sa vie ou l'excentrique Howard Hugues, capable du pire comme du meilleur. Non, Clinton, c'est un homme à l'intelligence foudroyante, à la ruse proverbiale avec le bon sens d'un paysan madré. C'est même, vu d'Amérique, un symbole de réussite et d'ascension sociale. Mais aussi d'équilibre : bon père, bon mari (à part quelques frasques négligeables), bon président, il appartenait à la catégorie la moins perméable à ces fredaines. Et pourtant.

Alors, quoi ? On oublie simplement qu'on a beau être président, on n'en est pas moins homme. C'est un être de chair et de sang, de désir et de passions. « Dire que l'homme est composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir », a observé très finement Diderot. Nul homme n'est à l'abri de ses pulsions qui le poussent à commettre des actes que son statut ou la morale réproouvent. Souvent, la digue n'est que la peur de la société et de ses valeurs. Mettez un homme, le plus sérieux du monde, avec un top model, laissez-les dans une île déserte, loin des caméras et des paparazzis, promettez-lui l'impunité et la discrétion la plus totale : s'il ne saute pas sur la belle plante, c'est qu'il faudrait s'interroger sur son sexe. Ou sur son cerveau.

C'est Marilyn Monroe, la maîtresse, entre autres, de J. F. Kennedy qui, interrogée sur ce qu'elle aimerait prendre avec elle sur une île déserte, a répondu avec humour et franchise : « Un homme. » Des hommes de lettres ont répondu tel livre et tels autres telles toiles. La vérité, pour une fois, est du côté de la moins sage : la folle Marilyn. Folle dans le sens où elle avait, elle aussi, la folie de l'amour. Fou, encore, la liste est longue, J. F. Kennedy dont les frasques érotiques sont restées longtemps secrètes. Et, pourtant, Clinton, si on ose dire, ne lui arrive pas, du moins dans ce domaine, à la cheville.

La folie, c'est aussi fuir ses responsabilités en plaquant femme et enfants, après de longues années de mariage pour une pimbêche dont la seule séduction est la jeunesse et la nouveauté. La folie, c'est quand on s'endette jusqu'au cou pour se payer une limousine, juste pour la frime. C'est cette sorte de folie courante qui est la plus dangereuse, car elle n'a nulle thérapie : pas de médicament pour quelqu'un qui est dévoré par la passion.

La folie de nos jours, ce n'est pas l'enfermement dans un asile ou se promener à poil dans les rues d'Alger. Rien de plus banal ; la folie, c'est quand on a tout et qu'on fait tout pour tout envoyer en l'air en une fraction de seconde. C'est un emballement, ou mieux : une perte d'équilibre. Une rupture avec les convenances.

La folie, c'est ne pas ressembler aux autres. Socrate était fou. Fou d'être différent. Clinton était fou, un court moment, de trop ressembler aux autres. La folie de l'un a traversé l'histoire et façonné une philosophie. La folie de l'autre a fait le bonheur des paparazzis. À chaque siècle, ses fous et ses sages. On n'est jamais assez sage, mais on est toujours le fou de quelqu'un...

M

Maître

« Celui qui enseigne, guide ou commande. Les trois à la fois ? Pas nécessairement. Cela dépend en partie de lui, de ce qu'il sait ou peut, mais aussi de ceux dont il est le maître : sont-ce des élèves, des disciples ou des esclaves ? »

André Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*

On a tous besoin d'un maître, sinon d'une maîtresse. Pour apprendre avec l'un, pour se perdre avec l'autre. Tout dépend de la voie qu'on aura choisie. Les poètes ont besoin de leurs muses pour trouver l'inspiration, les autres ont besoin d'éclaireur pour se retrouver. Je fais définitivement partie de la seconde catégorie. Mon premier éveillé fut ma mère. Elle a été ma formatrice. En tolérance et en respect. Surtout pour les personnes âgées : « Ceux qui vieillissent ne deviennent pas plus sages avec le temps. Usés par la vie et les maladies, ils se fragilisent et se racornissent. Ne polémique jamais avec eux, même si tu vois qu'ils ont tort. Rends-leur le bien pour le mal. »

Je n'ai pas oublié cette leçon. Aujourd'hui encore, j'ai un immense respect pour les personnes âgées.

Ce respect s'étend à toutes celles qui me dépassent en âge, ne serait-ce que d'un mois. On nous a appris à ne jamais élever la voix devant les aînés et à ne jamais contester leur décision. « Celui qui te dépasse d'une nuit te dépasse d'une ruse », nous-a-t-on inculqué. Ruse dans le sens de la sagesse et de l'expérience. L'autre leçon capitale, je la dois à mon père : « Ne te fais jamais prêter de l'argent. Celui qui te prête devient ton maître. » À l'appui, il me cite un hadith du Prophète : « Dieu préfère la main haute à la main basse. » C'est-à-dire la main qui donne à celle qui prend. Un jour, j'ai eu le malheur d'oublier cette leçon. J'avais dix-huit ans. Je me suis fait prêter de l'argent par un ami pour aller avec lui au cinéma. Pour moi, c'était normal, d'autant que je dépannais souvent ce copain. Informé, mon père piqua une colère noire. Puis il me donna assez d'argent pour rembourser mon ami et même lui payer le cinéma.

« Ainsi, c'est lui qui te devra quelque chose », laissa-t-il tomber d'une voix lasse, de celle qu'on réserve aux mauvais élèves qui ne veulent pas apprendre leurs leçons. Toute ma vie, j'ai eu à expérimenter ces leçons. Je dois à mes premiers

maîtres, mes parents, la même gratitude que celle que Sénèque devait à Épicure dont il citait à profusion « les pépites ».

Par la suite, j'ai toujours cherché des maîtres. Non pour m'informer, mais pour me former. Pour reprendre un terme cher à la philosophie, je voulais commencer à sculpter ma statue intérieure. J'avais soif d'apprendre ce qui pouvait me déciller les yeux et donner un sens à ma vie.

À défaut de trouver ces guides en chair et en os dans le lycée ou à la faculté – sous Boumediène, toute tête qui pouvait nous illuminer était éteinte –, je les cherchais dans les livres.

Le premier d'entre eux, ce fut Victor Hugo. Il m'a appris qu'on pouvait être le plus grand poète de son temps sans rien concéder de ses convictions. Couvert de gloire et d'honneurs, il a préféré s'opposer à Napoléon III, le petit, comme il l'appelait, plutôt que de renoncer à ses principes. Lui riche et pingre, notable installé, il choisit les chemins escarpés de l'exil. Ses poèmes de cette époque sont des odes à la résistance. Écoutons-le dans *Ultima verba* :

« Je ne fléchirai pas ! Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel, Liberté, mon drapeau ! »

Cette musique hugolienne sonnait doux à mes oreilles. Nous étions encore dans la fièvre patriotique post-indépendance et les accents hugoliens étaient nôtres.

La sensualité dans la poésie ? Je l'ai découverte grâce à la déferlante des enseignants égyptiens en Algérie. Au lycée, j'avais comme professeur d'arabe un enseignant égyptien, très exubérant. Tout nous séparait : culture, vision du monde...

Pour dire vrai, je ne comprenais rien à ses cours. Sauf un sur un poème d'Ahmed Chawki. Pourquoi ai-je appris ce poème ? Grâce à la répétition qui est une formidable pédagogie. Le prof était amoureux fou d'une camarade. Chaque jour que Dieu fait, il récitait à la classe (mais en fait à son adresse), avec force contorsions et mimes d'amoureux un poème d'Ahmed Chawki (que chante d'ailleurs Oum Kelthoum). Je n'ai pas oublié les premiers vers :

« Demandez aux cruches de vin si elles ont caressé ses lèvres
Et au vin s'il a effleuré ses dents
Elle a passé la nuit au jardin à me servir un nectar cristallin
Supérieur au meilleur de la rose et du vin
Quel mal y aurait-il à ce qu'elle effleure ma coupe
Et qu'elle me fasse boire un peu de sa potion ? »

Il fallait avoir un sacré culot pour faire apprendre à de jeunes élèves un poème célébrant l'amour et le vin. Le culot de notre prof était l'amour. Il ne fut pas mon maître, mais une sorte d'initiateur à la troublante sensualité de la poésie arabe.

La grande rencontre de mes vingt ans, c'est Henry Miller. Je me sentais plus proche de lui que du plus intime de mes amis. Henry Miller et sa vie de liberté et de sexualité débridée par opposition à la nôtre si terne et si réprimée. Je l'ai d'abord connu par son fameux *Tropique du cancer*. Quel éblouissement ! Il racontait tout ce que notre jeunesse éprise de liberté voulait faire. Je lisais et relisais cette phrase de *Tropique du cancer* : « C'est maintenant l'automne de ma seconde année à Paris. On m'y a envoyé pour une raison dont je n'ai jamais pu sonder la profondeur. Je n'ai pas d'argent, pas de ressources, pas d'espérance. Je suis le plus heureux des hommes au monde. » Sans espérances, il était l'homme le plus heureux du monde alors que nous, avec

plein d'espérances, nous étions les plus malheureux. Ce qui nous séparait, c'était la liberté. Il était libre, on était prisonniers. Il avait June, Anaïs Nin et toutes les Parisiennes ; nous n'avions que nos rêves et nos fantasmes. Grâce à lui, on vivait par procuration. Un jour à Paris et l'autre à New York. La pépite, au sens sénéquien du terme, que je garde de lui est une règle de vie : « Pour celui qui met son cœur dans son travail, la vie est une tragédie.

Mais pour celui qui met sa tête, la vie est une comédie. » Cet appel à la maîtrise de soi, cette exhortation à ne jamais s'impliquer avec ses sentiments là où il n'y a place que pour la raison, cette façon de nous apprendre à séparer l'essentiel de l'accessoire, le sentiment de la tâche rémunérée, tout cela, toute cette leçon de lucidité m'a rempli de gratitude pour le maître. À chaque fois que je me suis rappelé la recommandation de mon grand frère Miller – là où il est, il doit bien rire le grand Henry de cette filiation imposée – je n'ai pas été déçu. À chaque fois que je l'ai oublié, c'est toujours la déception qui est au bout. Jusqu'à aujourd'hui, je me délecte de Miller.

Mes maîtres dans l'épreuve ont été deux philosophes stoïciens : Épictète et Sénèque.

L'épreuve ? Je l'ai déjà évoqué dans le chapitre Destin. Je vivais seul au Maroc en attendant ma famille. La DST me harcelait, m'intimidait : coups de fil à minuit, convocation à 7 h du matin, menaces... Sans recours, ni secours, j'ai découvert, par le plus grand hasard, dans une librairie, le Manuel d'Épictète. Je l'ouvre. Un choc ! J'avais trouvé mon réconfort et mon fortifiant. Pour Épictète, j'avais déjà précisé quel fut son influence sur moi avec sa règle de conduite : il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres pas. J'ai essayé d'appliquer à la lettre les canons stoïciens pour me retrouver dans « la citadelle intérieure inexpugnable » dont

parle Pierre Hadot. Je n'ai pu ériger en moi aucune citadelle, mais je me suis senti moins seul et un peu moins exposé. Je commençai à cultiver l'indifférence en essayant de penser le moins aux menaces des flics. J'étais aussi entouré de l'amour de ma famille et de l'amitié et de la gentillesse de mes collègues marocains. Ils étaient solidaires du solitaire que j'étais.

Épictète m'a donné le goût des philosophes antiques : Marc Aurèle et Sénèque, surtout Sénèque. Le meilleur maître dans les épreuves. Il m'a appris à accepter l'inéluctable : « Ne pas succomber à l'adversité, ne pas se fier à la prospérité, ne jamais perdre de vue les caprices de la fortune. Les maux sont plus légers d'avoir été prévus. »

Ce n'est pas seulement à l'acceptation du destin et de ce qu'on ne peut changer que m'exhortait Sénèque, c'était aussi à relativiser et à prendre du recul et de la hauteur, avec le regard d'en haut, par rapport aux « futilités » terrestres. C'est la double conscience baudelairienne : se détacher de soi-même pour se regarder agir afin de se corriger.

Tous ces maîtres ont été mes compagnons des bons et des mauvais jours. Pour mieux leur exprimer ma gratitude pour tout ce qu'ils m'ont donné, je me hâte de transmettre aux plus jeunes un peu de ce que j'ai reçu d'eux. Ainsi, je rembourse à mes maîtres ce qu'ils m'ont offert. Je reste, de cette façon, fidèle au principe que m'a inculqué mon père : « Ne jamais rien prendre aux autres. Ne jamais rien devoir à personne. » En vérité, une vie ne suffit pas à rendre à mes maîtres ce qu'ils m'ont donné. J'essaie juste d'honorer leur mémoire et de garder vivante leur flamme. Quant à savoir s'ils m'ont changé, c'est une autre paire de manches. Peut-être ai-je avancé d'un pouce dans la voie de la sagesse grâce à eux. Un pouce, ce n'est déjà pas si mal...

L'important est de ne pas reculer. L'important est de ne pas stagner. L'important est de donner. C'est la meilleure façon d'avancer.

V

Venise

« Les philosophes ne sont pas heureux à Venise, ce n'est pas une ville pour eux. Ils ont tendance à la trouver superficielle, versatile, légère, dissipée, dissolue, insaisissable, irrévérencieuse, pas assez allemande, trop grecque (...) Venise, dites-vous, et c'est horrible, a inventé le ghetto. C'est vrai. Pourtant, je n'ai jamais ressenti mieux qu'ici l'abîme et la merveille du judaïsme, dans ses belles synagogues à l'écart. »

Philippe Sollers, *Éloge de l'infini*

« Venise n'est pas en Italie », chante Charles Aznavour, façon de dire que Venise est partout quand on est amoureux. Venise est à Alger, Venise est à Tindouf, alors ? Non, Venise est seulement en Italie. Et c'est ici, et nulle part ailleurs, qu'on retrouve les fantômes des grands mythes de la littérature romanesque. Venise la mélancolique se prête à merveille aux amours. Mélancolique Venise ? Oui, si on voit le brouillard épais qui couvre le pont du Rialto sous lequel coulent sombres et glacées les eaux vertes du canal que nulle gondole ne trouble. Au loin, on entend comme un chant. Tout semble irréel. On frissonne, triste tableau... est-ce cela la Sérénissime en hiver, la ville du plaisir et de l'amour au XVIII^e siècle ? Oui, c'est elle sans Casanova, sans Byron, sans Musset et Sand.

Ah ! Giacomo Casanova, que d'hommes frustrés aimeraient se réincarner en lui dans une autre vie. Il avait tout : assez de profondeur stoïcienne pour ne pas penser au lendemain – *carpe diem* – et assez de légèreté pour voguer au gré des vents et de ses amours. Il a parcouru à pied toute l'Europe, ou presque.

Possédé toutes les femmes, ou presque : tout était bon : courtisanes, filles du peuple comme patriciennes, blondes, brunes, rousses... Il suffisait qu'elles soient charmantes. Pour décrire une belle créature, il avait ce joli mot : « La nature lui a donné une belle lettre de recommandation. » Pour qui ? Pour lui, bien sûr. Venise au XVIII^e siècle était la ville de tous les plaisirs. Un magistrat français, le président de Brosses, avoue : « Il n'y a pas de lieu au monde où la liberté et la licence règnent plus souverainement qu'ici. Ne vous mêlez pas de gouvernement et faites d'ailleurs tout ce que vous voudrez. »

Ça me rappelle le conseil d'un agent de la DST marocaine (voir *Comme des ombres furtives*) qui m'a dit à

peu de choses près les mêmes choses : « Ici tu baisses, tu bois, tu travailles... Si tu fais de la politique, on te coupe les couilles ! » C'est vrai qu'on peut tout faire à Casa, y compris la sorcellerie, pratique interdite à Venise. Je n'ai rien fait, mais j'ai été quand même épié, harcelé par les flics. Accusé de magie et de libertinage, Casanova, lui, a connu les cachots de la prison des « Plombs ». Il s'en évadera bien vite, fuyant les inquisiteurs de l'État, laissant au loin C. C. (Cattarina Capretta) et M. M. (Maria Madgalena Pasini), deux créatures de rêve qu'il a partagées avec le cardinal de Bernis, ambassadeur de France auprès de la Sérénissime. Chacun tenant la chandelle à l'autre derrière un œil de bœuf. La rencontre entre ces deux séducteurs se prolongea par une solide amitié entre le futur ministre des Affaires étrangères de Louis XV et l'aventurier. Comme Casanova, de Bernis avait une langue d'or et beaucoup de panache. « Il avait l'art de dorloter l'amour », reconnaît Casanova. Je n'ai même pas cherché à retrouver le casino de Murano où Casa se consacrait avec beaucoup d'ardeur aux belles femmes. Sans lui et sans de Bernis, et sans leurs blondes et brunes compagnes à quoi bon ? Le voyeurisme est un art qui se pratique en direct et en secret. Plus de trois siècles ont passé sur les ébats de nos héros. Et ne reste sans doute que la flamme du souvenir. Non, vraiment, on ne s'ennuyait pas à Venise.

Pour retrouver un peu des fantômes du passé et oublier cette triste et pluvieuse Venise que j'avais sous les yeux, je suis allé du côté du palais Danieli. Que d'ombres y ont vécu : Casanova, bien sûr, Balzac, Shelley, Dickens, mais aussi Byron. Mais Byron, c'est plus le Lido, superbe plage, où il s'adonnait à son plaisir de l'équitation qu'il mettait presque au même niveau que ses plaisirs pédérastes. Amateur d'enfants et de jolies femmes, frère incestueux avec sa demi-sœur Augusta, Byron a fait de Venise la capitale du

romantisme. Tous les écrivains du monde qui visiteront Venise marcheront sur les traces de Byron : Chateaubriand, Georges Sand et Alfred de Musset qui consommeront ici leur rupture, Hemingway... Oui, Hemingway qui a connu à son crépuscule une brûlante passion. Il souffrait. Il noyait son spleen au Harry's Bar. Voilà qu'il rencontre une jeunesse de 18 ans. Qu'il tombe amoureux fou d'elle. Qu'il raconte cet amour dans son roman autobiographique, *Au-delà du fleuve et sous les arbres*. Lisons : « Le vent était très froid et leur cinglait le visage mais sous la couverture il n'y avait plus ni vent ni rien ; rien que cette main délabrée qui cherchait l'île aux berges hautes et escarpées. » « Oui, dit-elle, comme ça c'est bien. »

La main délabrée de l'auteur avait trouvé le chemin qui mène à bon port.

L'image qui me reste de Venise n'est ni celle de Casanova ni celle de Byron, génial auteur de *Manfred* et *Beppo*, conçue durant son séjour dans la cité des Doges, mais plus prosaïquement celle d'un homme que j'ai rencontré à la place Saint-Marc. C'était un pochard, d'un blond vénitien. Beau comme une statue de Michel-Ange. Il cuvait son vin sous les Procuraties, arcades légendaires. Je cherchais l'ombre de Casanova : j'ai retrouvé un compatriote qui n'était plus qu'une ombre. Nietzsche a bien raison de voir en elle « La ville aux cent profondes solitudes. »

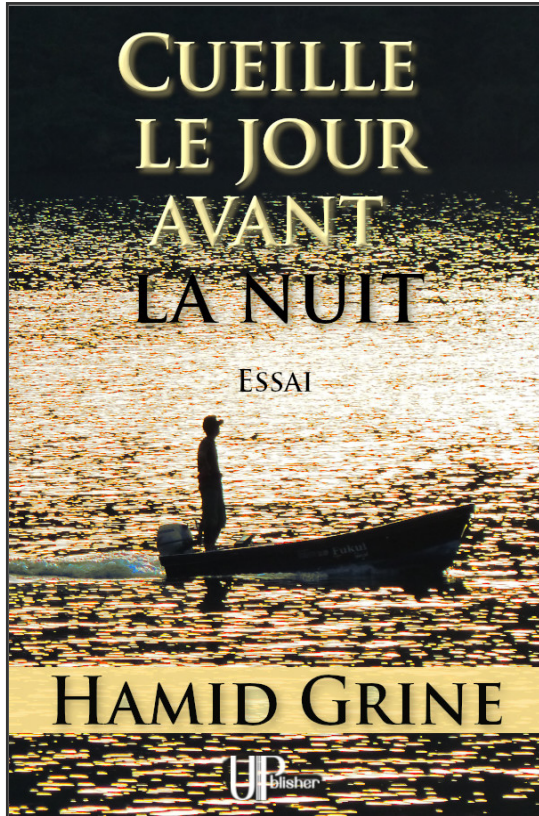
Venise de l'ivresse, Venise de l'illusion. Venise qui ne s'offre que pour mieux prendre. D'ailleurs, Casanova a fini en mouchard avant d'échapper définitivement à ses sortilèges. Il en est mort. Venise n'est qu'en Italie.

Il faut savoir aimer Venise le temps de son éblouissant carnaval. Et la quitter avant que les masques ne tombent...

Vous avez apprécié l'extrait de cet essai, alors il est temps de l'acheter !

*Retournez vite sur la fiche de l'œuvre et téléchargez **Cueille le jour avant la nuit**.*

Hamid Grine vous en remercie et vous souhaite une bonne lecture.



N° ISBN: 978-2-7599-0285-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPublisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upublisher.com
Site : www.upublisher.com